

## Avant-propos

On peut se demander comment un fonctionnaire scientifique se sent subitement appelé à écrire une histoire pour enfants. Il y a pourtant une explication très simple à cela :

Nos deux premières filles ayant atteint l'âge où elles comprenaient les histoires, je fus harcelé tant par mon épouse que par elles-mêmes d'en raconter. Toutefois, il me répugnait, à moi, naturaliste dans l'âme, de transmettre à mes enfants des contes classiques tels que ceux de Perrault ou des Frères Grimm. En effet, y a-t-il une relation entre ces contes et la réalité naturaliste ? Non ! Absolument aucune !

Est-il alors raisonnable de présenter à des enfants en bas âge un loup qui parle à une grand'mère (pardon ! à une "Mère Grand") ou à un meunier ? Que dire encore du fait qu'un loup mange en un seul repas six (je dis bien six) chevreaux qui seront retrouvés vivants après que leur mère eut ouvert le ventre du dit loup ?

Que faire alors pour donner satisfaction à ceux qui vous poussent à raconter ?

Il n'y avait à mon dilemme qu'une seule issue : Inventer ! Mais inventer uniquement dans le cadre du vraisemblable, c'est-à-dire suivre une évolution possible dans le cadre d'un naturalisme, souvent approximatif il est vrai, mais mis à la portée des enfants où les dialogues sont rares et seulement entre personnages d'une même espèce, c'est-à-dire pouvant raisonnablement communiquer entre eux.

C'est ainsi qu'est née l'histoire de la "Petite Marmotte" dont chaque épisode peut faire l'objet d'un récit isolé, d'une soirée par exemple.

La troisième de nos filles, huit ans après ses aînées, a eu les mêmes exigences qu'elles. Aussi ai-je repris le fil directeur de mon affabulation. Cependant, il me fallut porter la plus grande attention à mon récit, car j'avais cette fois deux censeurs, et quels censeurs !!!

Je pus alors me rendre compte de l'importance des histoires que l'on raconte aux enfants et surtout de la mémoire de ces derniers pour les détails. A tous moments, je fus interrompu dans mon récit par des "Non papa ! Le chemin passe sous la colonie et non pas au-dessus !" ou "Non papa ! Le hérisson tue la vipère, il ne la chasse pas vers la forêt !" Donc, rien à faire pour affabuler à nouveau.

Après la naissance de notre première petite-fille, nos enfants, devenues adultes, m'ont préparé à des devoirs précis, si bien décrits déjà par Victor Hugo dans son "L'art d'être grand-père".

Les distances ne me permettant cependant pas de présenter personnellement mon récit et mes craintes de dire ici ceci et là cela et, par conséquent, de déformer le conte qui avait eu tant de succès, je me suis résolu à l'écrire.

La "Petite Marmotte" du récit original est ainsi devenue "NOUC". Mais le reste n'a pas été modifié, ou si peu.

J'ose espérer que les épisodes qui suivent aideront d'autres pères de famille et d'autres grands-pères à surmonter l'"âge des contes" de leur progéniture.

## Présentation

Notre histoire cherche à relater la vie d'une colonie de marmottes, durant un été, quelque part dans une vallée retirée des Alpes. Deux marmottes en sont les héros, bien involontaires d'ailleurs :

BOBAC est un vieux mâle qui a pris sur lui la charge de veiller sur ses congénères et de les avertir de tous les dangers imminents. Son poste d'observation se trouve sur un gros rocher situé au milieu d'un pré parsemé de pierres, où la colonie a l'habitude de brouter.

NOUC est une jeune marmotte, née l'année précédant notre récit. Durant tout le premier été de sa vie, elle a été rejetée par les autres marmottes de son âge en raison de sa très petite taille. Cette lutte de tous les instants l'a rendue très vive et curieuse de tout ce qui se passe autour d'elle. C'est donc elle qui va nous conduire, tout au long d'un été, sur les traces de la colonie et nous présenter les vicissitudes de la vie d'animaux sauvages vivant dans une nature parfois hostile.



## Le réveil

Il fait bon et doux sur le lit de foin et de mousse. Pourtant, la température n'est pas très élevée tout au fond du terrier et les six corps rassemblés, serrés les uns contre les autres, semblent privés de vie. Dans ce trou, tout est noir et parfaitement silencieux.

Nous sommes dans le logis d'hiver d'une famille de marmottes. On y trouve le père, le plus gros de tous, la mère, un peu plus petite, trois enfants, presque aussi grands que la maman, deux garçons et une fille, et puis une marmotte beaucoup plus petite, comme si elle avait oublié de grandir : NOUC. Si elle est si petite, ce n'est pas qu'elle soit plus jeune que ses frères et soeur de la portée de l'an dernier, mais elle a tout simplement arrêté de grandir au milieu de l'été.

En automne déjà, on avait remarqué qu'elle était plus adroite que les autres, mais on pensait que seule sa petite taille, et non pas une intelligence plus vive, lui permettait de se tirer honorablement de toutes les farces malveillantes que lui faisaient subir les jeunes de la colonie.

Il y a longtemps déjà que le père avait rassemblé les siens dans le terrier familial où, à la belle saison, on avait entassé du foin, puis de la mousse. Chacun des membres de la famille s'était alors roulé en boule, dans le noir, et le grand sommeil avait commencé.

Combien de temps s'était-il passé depuis lors ? Personne ne s'en souvenait. On avait dormi, dormi, dormi, comme si, de tout l'été, on ne s'était jamais reposé.

Hors du trou, dans le pré et sur les grosses pierres de l'éboulis, la neige avait formé un grand tapis très épais.

Tout était devenu silencieux dans la montagne. Même les chamois et les bouquetins avaient disparu. On ne voyait même plus d'oiseaux tourner dans le ciel.

Les jours étaient devenus plus courts, les cascades s'étaient tues, recouvertes de longs glaçons immobiles. Puis, le soleil était redevenu plus brillant, le ciel plus bleu. Certes, il y eut encore du vent, de la neige, des jours plus sombres. Parfois même, le brouillard cachait la paroi de rochers dominant le site et la forêt située en contrebas. Malgré cela, on sentait dans l'air que quelque chose avait changé : le soleil était chaque jour plus haut dans le ciel. Il se levait plus près de la grande montagne et se couchait plus près des fumées du village, tout en bas dans la vallée. En un mot, les journées devenaient plus longues.

Sous terre pourtant, dans tous les terriers de la colonie, rien ne bougeait. Sur le sol, la couche de neige gelait chaque nuit, même si le soleil la faisait fondre un peu pendant la journée.

Durant tout ce temps-là, les marmottes n'étaient pas restées parfaitement immobiles. Elles s'étaient secouées, déroulées, étirées et avait même mangé quelques brins du foin amassé dans un coin. Pourtant, aucune ne s'était approchée du long couloir qui, en pente douce, remonte vers la surface. Ces interruptions du long sommeil ne duraient jamais bien longtemps, et bien vite, les marmottes avaient repris leur position, roulées en boule, et leur sommeil.

A l'instar de son père et de sa mère, de ses frères et soeur, Nouc avait ainsi passé tout l'hiver à dormir.

Comme si une voix subtile le lui avait chuchoté, elle avait pourtant l'intuition que, dehors, quelque chose avait changé. Il lui fallait se lever plus souvent, bouger, manger. Elle pressentait que le temps était venu de sortir de ce trou noir où, à chaque mouvement, on se cognait contre quelqu'un ou contre quelque chose.

A l'un de ses réveils, Nouc se rend compte que son père est réveillé lui aussi. Oh ! ce n'est toujours qu'un de ces

courts moments de somnolence, mais pas encore le vrai réveil. Pourtant, elle demande :

— Alors papa, quand est-ce qu'on sortira d'ici ? Je n'ai plus sommeil du tout et j'ai mal au dos de rester toujours roulée en boule et mes pattes sont toutes raides de n'avoir plus couru depuis longtemps !

— Ah ! Aah ! Tu m'ennuies avec tes questions. Je ne sais ce qui se passe dehors. On n'entend rien. Il est encore trop tôt pour sortir ! Et puis j'ai encore bien trop sommeil, moi ! Aah !

— Dis papa ! Moi, je n'ai plus sommeil du tout !

Nouc se lève et se met à se promener dans le sombre.

— Eh ! Arrête de marcher comme ça sur ta maman et sur tes frères !

— Mais, le trou est si petit que l'on ne peut faire autrement ! Dis, c'est quand le moment de sortir ?

— Ah ! Aah ! Quand la neige aura fondu.

— La neige ? C'est quoi la neige ?

— C'est blanc et c'est froid ! Mais laisse-moi dormir !

— Comment est-ce que l'on voit que c'est blanc s'il n'y a pas de lumière ?

— Tu m'ennuies ! Dors ! J'ai encore sommeil !

— Dis, papa, comment est-ce que l'on fait pour sortir ?

— Va le long du couloir et dis-moi si le foin qui bouche l'entrée est mouillé.

Nouc tâte les murs. Où est le couloir ? Là, il y a la réserve de foin. Là, la place où toute la famille fait ses besoins. Le couloir ? Quel couloir ? Où est le couloir ? Dans le sombre, pas moyen de s'en sortir. Où qu'elle cherche, Nouc ne trouve que des pierres ou de la terre, mais pas de couloir. Elle revient donc vers son papa.

— Dis papa, il est où le couloir ?

Mais elle n'obtient pas de réponse. Le papa s'est déjà rendormi. Que faire ? Se recoucher ? Attendre, se rendormir ! Mais le sommeil ne revient pas : il y a déjà trop longtemps que l'on dort.

Nouc se relève et reprend sa recherche du couloir. Dans ses déplacements, elle marche sur l'un de ses frères, lui aussi à moitié éveillé.

— Qui est-ce qui me marche dessus ?

— C'est moi ! Nouc ! Ta petite soeur !

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je cherche le couloir qui mène dehors !

— Ah ! Je suis couché tout contre. Attends, je me lève et tu pourras passer.

— Merci !

Le frère se lève et va s'étendre un peu plus loin, laissant libre l'entrée du couloir qui remonte vers la prairie.

Nouc le suit et se heurte bientôt à un tas de foin tassé et pressé. Elle tâte le foin. Il tout sec. Même pas un seul brin qui soit humide. Nouc, déçue, redescend vers la famille. Elle cherche son père, le secoue :

— Dis, papa ! Qu'est-ce que cela signifie, le foin du couloir est tout sec.

— C'est que le temps de sortir n'est pas encore venu. Va te recoucher et laisse-nous dormir !

Nouc a faim. Elle va manger un peu de foin, puis se recouche et se rendort.

Dehors, les jours continuent de s'allonger. La neige est pourtant encore gelée, si bien que les couloirs d'accès aux petites grottes de la colonie de marmottes restent secs.

Comme Nouc, d'autres marmottes sont venu tâter le foin et la terre qui bouchent les couloirs, mais toutes sont retournées se coucher. Partout, le foin est encore tout sec.

## La première sortie

Sous l'action toujours plus prolongée des rayons du soleil et surtout de l'air de plus en plus doux, même la nuit, la neige commence à fondre. Elle devient de plus en plus lourde et, bientôt, de l'eau coule sur le sol. De nombreux petits ruisseaux courent ainsi sous la neige et s'infiltrent dans les moindres trous, dans les plus petites rigoles.

Il est alors tout naturel que les couloirs qui descendent vers les terriers où les marmottes ont passé l'hiver se remplissent d'eau, même s'ils débouchent sous des pierres ou sur des ressauts du terrain. Il ne faut pas craindre que cette eau vienne remplir les cavités où dorment les marmottes. Celles-ci sont bien trop intelligentes pour creuser leur terrier, ou du moins le couloir qui y conduit, dans un endroit présentant un risque d'inondation. Pourtant, l'eau de fonte de la neige suffit pour mouiller la terre et le foin qui ferment l'entrée de ces couloirs. Ainsi, la face intérieure du bouchon de terre et de foin devient petit à petit humide, puis se mouille complètement.

C'est ainsi que, lors d'une de ses inspections de plus en plus fréquentes du couloir qui conduit vers la surface, Nouc sent que le foin qui bouche l'entrée du boyau est humide. Très excitée, elle redescend rapidement vers les siens et secoue son papa.

— Papa, papa, réveille-toi vite ! Le foin est mouillé, le foin est mouillé !

— Quoi ? dit le papa encore tout endormi.

— Viens vite ! Le foin du couloir est mouillé : On peut sortir !

— Quoi ? Quel foin ? Pourquoi mouillé ? Pourquoi sortir ?

— Mais tu m’as dit que le moment de sortir nous serait indiqué par le fait que le foin du couloir serait mouillé. Il est mouillé maintenant. Viens vite ! On peut sortir !

— Le foin du couloir est mouillé ? En es-tu sûre ?

— Oui, oui ! Il l’est. J’en suis sûre. Viens sentir toi-même !

Lentement le papa se lève et va vers le couloir, le remonte et constate, lui aussi, que le foin qu’il avait pressé dans l’entrée l’automne passé est humide. Il veut revenir sur ses pas, mais il ne le peut pas, car Nouc l’a suivi et bouche le couloir de son corps.

— Eh ! Redescends ! Je ne peux pas me retourner.

— Mais... On ne sort pas ?

— Oh, non ! Pas encore. Il faut encore attendre.

— Tu avais pourtant dit : Quand le foin sera mouillé, ce sera le moment de sortir. Le foin est mouillé maintenant. Alors, quel est le véritable signe ?

— Bien !... On peut toujours essayer !

Et le papa enlève le foin trempé, le tassant sous ses pattes et transmet à Nouc la terre qu’elle chasse derrière elle. Ainsi, lentement, ils progressent le long d’une étroite sortie. Tout à coup, dans le noir, un peu de lumière arrive, puis il fait brusquement clair : une pierre s’est déplacée. Les deux marmottes arrêtent leur travail, toutes éblouies. Dehors, c’est le soir. Le soleil vient de se coucher, mais le ciel est tout rose et la neige qui recouvre le sol est toute rose, elle aussi. Au bord du trou, ne laissant dépasser que leur museau, Nouc et son père regardent.

— C’est encore trop tôt pour sortir. La neige recouvre encore la prairie. Nous ne trouverions rien à manger. Viens ! Retournons vers la famille. On va reboucher l’entrée avec du foin sec.

Nouc n’est pas contente du tout. Elle voulait sortir, sauter, gambader, se débarrasser très vite du poids et de